

sant par lui-même. Son corps s'était développé en même temps que son intelligence. Son visage, dont les traits s'étaient régularisés et que commençait à ponctuer un ombre de moustache naissante, gardait, dans sa virilité qui s'affirmait, une douceur et une pureté enfantines qui lui prêtaient un caractère singulier et gracieux. Ce qui frappa surtout le peintre observateur ce furent ses yeux dont le regard, encore un peu fixe, semblait s'appuyer sur les choses vues comme pour s'en mieux pénétrer, regard limpide et droit derrière lequel on sentait que n'avait jamais pu naître une pensée mauvaise. Le grand artiste, qui, sous sa jovialité, était aussi un grand penseur, prit en affection l'innocent d'hier et eut comme une prescience qu'il pouvait avoir aussi une œuvre à faire près de lui pour compléter celle de Jeanne.

Il demanda à M. Viviers—ce qui lui fut immédiatement accordé—d'emmener Pierre avec lui, soi-disant pour porter ses instruments de travail dans les longues stations qu'il faisait au milieu des bois. Pierre, à cette proposition, fut partagé entre deux désirs contradictoires. Aller passer des journées entières dans les bois, qu'il aimait tant, le remplissait de joie, mais il fallait pour cela interrompre ses cours, c'est-à-dire quitter Jeanne. Celle-ci, comme si elle avait deviné cette hésitation, y mit fin d'un seul mot :

—Allez avec M. Saint-Yves, Pierre. Cela me fera plaisir, sir.

Cela suffit. Pierre partit. Chaque jour, désormais, M. Saint-Yves s'en allait en compagnie de son "rapin", ainsi qu'il le nommait, qui lui portait sa boîte de couleurs et son chevalet. Ils marchaient à l'aventure jusqu'à ce que le peintre, soudain saisi par la disposition pittoresque d'un groupe d'arbres, une perspective heureuse ou un effet de lumière attrayant, s'arrêtât. Il s'installait alors, se mettait au travail et, en quelques coups de son pinceau expérimenté, il jetait une esquisse qui devait plus tard trouver place dans quelque grand tableau et qui, par elle-même, constituait une œuvre exquise où toujours on retrouvait cette qualité maîtresse du grand artiste : l'air. C'était par là surtout qu'il se rapprochait de son illustre professeur. On sentait dans ses toiles la fluidité de l'atmosphère enveloppant les objets. On y respirait, si l'on peut ainsi parler. Il semblait que les branches de ses arbres étaient agitées par la brise et l'on comprenait que l'oiseau, qu'un caprice lui fai-